

Phoenix

NUMÉRO 31

MARIE ROUANET

ANDRÉ UGHETTO – MARIE-CHRISTINE MASSET
LAURENT ROUALETTE – MICHEL BAGLIN – DANIEL ARMOGATHIE
MARC WETZEL – MARIE ROUANET

PARTAGE DES VOIX

DOMINIQUE SORRENTE – CHANTAL DABOU
MARIE BOTTURI – MICHEL LAMART
LAURENCE VERRAND – GUILLAUME DE PHACONVAL
PIERRE SCHROYEN – NICOLAS JEAN – LEO LUBER

ÉCLAIRAGE MURIELLE COMPERE-DEMARCY

À propos de WERNER LAMBERSY

VOIX D'AILLEURS CÉSAR ANGIJANO – JORGE VARGA
Présentation et traduction par Patrick Quillier

Chronique de Jean Biot

Sporades ROSANKA WARREN – JULIA LEPERE
MARINE KARSLYAN – JULIEN MARET

Arts

Lectures



N°31 – MARIE ROUANET

LECTURES

ANDRÉ UGHETTO

GRAPPILLAGE

Lectures

158

Rendre compte des nombreux livres qui arrivent à l'adresse de la revue Phoenix est une tâche aussi exaltante que surhumaine (dans le temps qui m'est disputé en cette fonction très prenante de rédacteur en chef). C'est pourquoi me tente aujourd'hui une formule qu'avait utilisée Daniel Leuwers dans ses recensions pour la revue Autre Sud (que j'épère d'assez bonne mémoire) : faire le tour d'horizon des ouvrages lus sans se contraindre au travail proprement critique qui en limite le nombre. Je fais cet essai en consultant la mémoire de mes émotions à la lecture de tel ou tel recueil. Travaillons à en dire l'essentiel, dans un ordre relativement chronologique, qui peut ramener en surface un livre publié depuis plusieurs années.

C'est vers le livre de Françoise Coullmin, *Sans espoir je cède à l'espoir*, préfacé par Jean-Pierre Siméon pour « La Feuille de thé », que je me tourne en premier lieu. Il s'agit d'un recueil anthologique, un choix effectué parmi des publications en revue. La poète proclame avoir voulu « Donner un sens au familier indifférent » et « dans la certitude d'un asile sûr » (in *Asile*, revue *Bozzeto*, Zürich). Dans l'expression de ce qui l'indigne par exemple, elle est très inventive dans l'usage de mots substitués ou de mots-valises, tels que ceux-ci : « Vous financhiens insaisissables / Et de la Manque mondiale / Pigeonnant de partout... (in *Les Financhiens*, revue « Zone sensible »). De page en page, Françoise Coullmin innove dans le langage de ses émotions. Une lecture décapante !

Aux éditions Henry, beaux petits livres de la collection « La main aux poètes », à glisser dans une poche : superbes *Fulminations* de Mathieu Hinféges dont il faudrait tout retenir, mais je goûte particulièrement cette approche de « Nuit » : « Le crépuscule esrompt l'horison. La lumière vient à se taire, alors que luit l'étourneau dans l'ornière, constellation au firmament de feuillage. » *Elle chantait*, de Judith Chavanne, est un hymne à « la mère », découverte par le biais d'une autre écriture que la sienne propre – d'un écrivain inspirateur qui reste inconnu. Les souvenirs de cette enfance ont sélectionné ici la voix, plutôt que

la silhouette ou le regard maternel. Admirables évocations: « Le chant, petite pluie, / une tendresse que l'air et l'eau / accordent à la terre qui le leur rend: / une fraîcheur humide / monte plus haut que l'herbe. » Roselyne Sibille, dans *Diagonales du silence*, fait état, à travers le sien, de nos « exils »: « J'ai perdu la loi de mon clan // Je cherche mon sentier / entre les reflets / et les incertitudes ». Mais, nous enjoint le dernier poème, « N'aie pas peur / rabats sur toi les pans de la lumière // Tu peux laisser derrière toi / les ailes de l'ombre. D'Emmanuel Hiriart, *Fragile et claire*, son « radear de mots », énonce des joies, des rencontres heureuses, ou au contraire des désaccords avec des proches, des morts que l'on apprend, des rapports compliqués avec une nommée Claire... Le poète est un magnifique diariste d'états d'âme: « Comme en toute fissure / Une herbe / S'enracine / L'amour et la beauté, / En chaque brisure / Du regard. »

Alain Fabre-Catalan & Eva-Maria Berg ont publié en deux langues, le français et l'allemand, *Le Voyage immobile / Die regungslose Reise* aux « Éditions du Petit Véhicule », avec de beaux dessins de Jean-Marie Cartreau. Ce voyage est celui qui conduit l'un et l'autre poète au camp de Birkenau. Déploration très émouvante ou tantôt l'un énonce, tantôt l'autre traduit. Le constat final reste terrible: « Naufragée sous les cendres, l'image du monde / vacille, le temps d'un éclair, insoutenable, / dans l'amoncellement informe des corps / qui s'envoient en fumée jusqu'au dernier vivant. »

En collaboration avec Max Alhan, qui assure la régularité de sa traduction en français, Eva-Maria Berg, future « Voix d'auteurs » pour *Phœnix*, a aussi publié aux éditions Villa-Cisneros *Tant de vent négligé / So viel Wind ungenutzt*. Filtrant (si je puis dire) avec la métaphysique, Eva-Maria évoque des interrogations et des sensations singulières comme au long d'un « journal de bord » non dépourvu d'âpretés: ainsi dans « chaque saison »: « si blanche contient toutes les couleurs / je m'habille de nuances / à chaque saison / d'une couleur / différente seulement l'hiver / fait pâle figure / et en appelle / à la peau / des ancêtres ». Où l'on aperçoit que l'absence de ponctuation et les rejets de ces vers courts multiplient les occurrences de sens. Un texte de Marilyne Bertoncini, qui appréciait dans « Recours au poème » deux ouvrages d'Eva-Maria, *La mémoire des branches* et *Debout*, permet de bien caractériser le style de cette poète, de mieux en mieux connue en France.

Langage(s), d'Éric Dubois (éditions unicités) fait penser, par son unique coulée, à « l'eau bruisante / d'une rivière monotone », contemplée journalièrement

Lectures

159

Lectures

160

près du pont de Joinville. Mais, en fait, la collision des mots y est permanente, et le bruissement peut être gringant: notations sensibles et sublimes (« Les mots de l'aube savent la douleur des trains ») ou remarques acerbés (« La poésie est un sac de chez Prunick / avec dedans des parfums démodés), interrogations sur soi et sur le monde. Le poème vise une totalité désordonnée mais surprenante par les fulgurations de ses collages et son inachèvement même: « Attendre que les lumières du monde viennent vous manger le visage ».

C'est au « Bruir du temps » que Jean-Claude Caër a confié son « journal » d'un voyage au Japon, sous le titre *Devant la mer d'Okhotsk*, cette mer devant laquelle il espère « retrouver des forces vives » quand il se pense « Loin de tout ». Car la découverte de ce pays lointain est une épreuve malgré les joies qu'elle génère. Caër, au-delà de moments de fatigue et de découragement (notamment à cause de la « barrière » de la langue, sait partager avec simplicité ses ravissements visuels: « Kyôto le soir / deux amis font des courbettes / Sous la pluie / Et rient, font des courbettes / Dans le quartier de Gion / Sous leur grand parapluie. Quel plaisir de les regarder! » Il n'oublie pas de relire *Éloge de l'ombre* de Tanizaki Jun-ichiro; il va sur la tombe de Mishima, qu'il ne trouverait pas sans une amie qui le guide. L'observation des meurtres, la visite des temples sont des moments passionnants de cette poésie constamment juste, c'est-à-dire *ajustée* aux événements. Et j'ai été notamment très ému par les derniers poèmes adressés *À (ses) fils* (« Je reviens vers vous, mes fils, qui vivez à Montmartre depuis votre enfance... »), comme à sa mère disparue, avec ce final, message d'espérance: « Ton âme qui n'est pas mon âme demeure ».

Sur ce rompons, bien que tout ne soit pas dit (pour reprendre, en le modulant, un titre de Jaccotet). Jusqu'à la fois prochaine, si cette démarche ne vous hérisse pas.

André Ughetto